



L'âge d'or de la soierie lyonnaise

(fiche n°4)

Résumé

Si la structure de la profession évolue peu, alors qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle s'invente un nouveau modèle économique notamment en Angleterre (libéralisme et capitalisme), la soie lyonnaise parvient néanmoins à conserver et même à élargir son leadership. Pour cela, elle dégage trois nouveaux types de marchés. Elle s'appuie tout d'abord sur une démocratisation de la consommation grâce à la montée de la bourgeoisie, elle se diversifie ensuite sur le vêtement liturgique, enfin elle ouvre de nouveaux marchés parfois très lointains. Par ailleurs, cette activité, qui connaît un taux de croissance d'environ 4% l'an sur le XIX^e siècle, servira de moteur au développement de la ville de Lyon, car les soyeux investissent leurs bénéfices dans de nouvelles branches comme la chimie, la mécanique, la banque, etc.

Sommaire

A – Un modèle de production hérité de l'Ancien Régime

- Mais un modèle adapté à la production
- La « Fabrique » exemple type de domestic system
- Des conditions de travail éprouvantes
- La Fabrique de Saint-Étienne

B – Trois types de marchés nouveaux / bilan de croissance

- Démocratisation de la consommation grâce à la montée de la bourgeoisie
- Diversification sur le vêtement liturgique
- Conquête de nouveaux marchés parfois très lointains

C – Le tournant du XX^e siècle : entre reconversion, diversification et déshérence

- Le sursaut du à l'engouement pour la mode et ses « nouveautés »
- Une lente chute à partir de la seconde guerre mondiale
- La diversification sur les textiles techniques

D – La soie moteur au développement de la ville de Lyon

- De la teinture à la chimie puis à la pharmacie
- Du métier à tisser à l'industrie mécanique
- Du commerce à la banque
- Du dessin à l'horticulture

Conclusion : Des capitaux qui irriguent toute l'économie

Contexte de la commande

Le Grand Lyon via la DPSA et en s'appuyant sur sa Mission nouvelles compétences ainsi que sur la Mission site historique de la Ville de Lyon, a entrepris une série de chantiers portant sur l'identité locale. Il s'agit de comprendre l'aujourd'hui de l'agglomération, ses points forts et ses faiblesses, en s'appuyant sur l'étude de son histoire.

La relation forte qui s'est développée à Lyon sur plusieurs siècles entre arts et produits manufacturés, puis entre art et industrie est emblématique. Cette symbiose est aujourd'hui désignée par les notions d'industries créatives, de design et de mode.

La collectivité souhaite ici concentrer son regard sur l'histoire de la soie. Cela fait apparaître un domaine plus complexe qu'il n'y paraît, ne se résumant pas à de beaux tissus luxueux. La soie est en fait à l'origine du décollage économique du territoire. En effet, son tissage, qui apparaît véritablement au début du XVI^e siècle à Lyon, sous l'impulsion de François 1^{er}, a été l'un des moteurs du développement de Lyon et de sa région. Car ce secteur touche à de nombreux domaines en cascade :

- Le tissage a partie liée avec la mise en place d'outils de fabrication de plus en plus sophistiqués qui vont essaimer (machine à coudre, moteur de caméra) et expliquer la présence d'industries mécaniques ;
- L'acclimatation d'espèces végétales, mûriers et plantes florales, transforme le paysage et le métier des paysans qui trouvent là une source nouvelle de revenus ;
- L'élevage de vers à soie conduit à la construction de nombreux bâtiments et notamment de magnaneries ainsi qu'à une évolution des métiers de la terre ;
- L'aspect des tissus dépend d'un savoir faire en matière de dessin qui sera extrêmement inventif jusqu'au milieu du XX^e ;
- Une manufacture disséminée en de très nombreux lieux de production, les fameux ateliers canuts, détermine la morphologie de villes comme Lyon et Saint-Étienne dont le bâti cumule des fonctions de production et d'habitation ;
- La croissance du nombre des ouvriers, qui travaillent dans de petites unités de production, favorise l'émergence d'une expérimentation sociale solidaire et de mouvements de lutte ayant un retentissement national ;
- Le commerce de la soie sous-tend le développement de méthodes de vente nouvelles, une diffusion mondiale. Plus largement, il influence notablement le développement de la banque ;
- Etc.

Ce sont tous ces points qui sont traités en une série de fiches de synthèse qui peuvent être lues séparément, mais qui forment un ensemble permettant une approche ordonnée du domaine de la soie, dont les entrées sont très nombreuses puisqu'il touche à l'économique, au technique, à l'art et à l'industrie...

Fiche n°1 : Lyon et la soie : cinq étapes pour une multitude d'étoffes

Fiche n°2 : La soie à Lyon : une initiative du pouvoir royal

Fiche n°3 : Lyon et la soie : une dynamique de la technique, un urbanisme original

Fiche n°4 : L'âge d'or de la soierie lyonnaise

Fiche n°5 : Lyon et la soie : la naissance d'une conscience de classe

Fiche n°6 : Lyon et la soie : le dessin textile entre art et industrie

Fiche n°7 : Lyon et la soie aujourd'hui : recomposée et reconvertie

A – Un modèle de production hérité de l’Ancien Régime

Le système de la « Fabrique », terme générique qui désigne l’ensemble de l’activité soyeuse repose sur la complémentarité entre deux entités. D’un côté les fabricants –appelés aussi « négociants » ou « marchands fabricants » ou encore soyeux– ont pour tâche d’organiser le travail. Leur rôle consiste à faire l’intermédiaire entre les clients désireux d’acheter de la soie, et les tisseurs. Après avoir pris la commande de leurs clients, ils se procurent la matière première, et s’occupent de la faire transformer : teinture, tissage, etc. À Lyon, on les rencontre essentiellement sur la presqu’île et au bas des pentes. De l’autre, se trouvent donc les maîtres tisseurs, qui possèdent de 1 à 4 métiers à tisser en moyenne et qui les exploitent en famille et avec l’assistance, d’un ou plusieurs compagnons et éventuellement d’un apprentis.

Mais un modèle adapté à la production

Ce modèle économique mis en place sous Colbert permet le décollage de l’activité car il évite une accumulation capitalistique. Autrement dit, l’originalité du système mis en place à Lyon comme à Saint-Étienne qui réside dans une séparation entre le donneur d’ordre et le tisseur, va contribuer à soutenir le dynamisme de la Fabrique, alors que se développe un modèle différent dans la plupart des activités qui naissent de la révolution industrielle. Et dans le secteur textile lui-même, c’est au contraire la concentration capitalistique qui permet le décollage. Ainsi en Angleterre notamment, on construit d’immenses manufactures, qui sont la propriété de quelques actionnaires. On assiste alors à une concentration ouvrière dans de grandes unités de production, destinées à la fabrication d’étoffe de coton. Ce système repose sur une multitude d’ouvriers pauvres et quelques détenteurs du capital. L’économie de la soie se fonde elle sur une multiplication des unités de production et donc des propriétaires. Les origines de ce modèle de manufacture dispersée remontent au XVII^e siècle. Sa persistance jusqu’à la fin du XIX^e siècle s’explique aussi par la nécessité de faire appel à une main d’œuvre très qualifiée et très « impliquée », pour employer un vocabulaire contemporain, dans la fabrication. Ainsi, les tisseurs sont-ils souvent de bons mécaniciens, capables de réparer, voire d’améliorer leur métier à tisser, doublés d’artisans habiles, réalisant des tissus qui demande plus d’attention et de savoir faire qu’une simple cotonnade.

La « Fabrique » exemple type de « domestic system »

Cette multiplication des lieux de production fait en sorte que les unités de fabrication demeurent chez les particuliers, d’où cette appellation de domestic system. Pour autant, les tisseurs ne sont pas des artisans indépendants, ils sont dépendants des « fabricants », qui leur passent commande. Les fabricants contrairement à ce que leur nom laisse entendre, ne sont donc pas des acteurs qui réalisent eux-mêmes. Ils se procurent la matière brute, c’est-à-dire la soie sous sa forme de soie grège. C’est ce fil qui est alors apporté sous forme de « flottés » aux tisseurs, qui ont la charge de réaliser le tissu. Le fabricant vient ensuite récupérer la marchandise. Le travail est rémunéré non à la journée (système du salariat), mais à la quantité de tissu produite (rémunération à la tâche). Cette rémunération ou « tarif » fait l’objet d’âpres négociations entre maîtres tisseurs et fabricants et sera à l’origine de nombreux conflits. Autrement dit, les tisseurs sont propriétaires de leur outil de travail, mais pas de la matière première et donc pas de ce qu’ils produisent, contrairement aux artisans.

Les acteurs au cœur de cette situation, la décrivent très bien. En 1831, ils s'adressent en ces termes au préfet Antoine Gasparin : « La production des tissus de soie n'est pas, comme celles des autres tissus, concentrée dans quelques grands ensembles réunissant des masses d'ouvriers. La production dont il s'agit se répartit, au contraire, entre plusieurs centaines de maisons, qui reçoivent en premier lieu les commandes des mains des commissionnaires, leurs intermédiaires avec les pays de consommation. Elle est ensuite distribuée par chaque maison entre des chefs d'ateliers qui, possédant chacun un ou plusieurs métiers exploités par eux-mêmes ou par des ouvriers logés chez eux, sont de fait à la tête de petites manufactures dont la réunion compose à proprement parler la fabrique de Lyon » (Cité par Ludovic Frobert, « L'économie politique de la Fabrique, Lyon 1831-1834 »). Pour cet auteur, c'est un modèle « adapté à une économie de variété et de qualité ».

Des conditions de travail éprouvantes

Les pentes et le plateau de la Croix-Rousse sont le principal quartier des tisseurs au XIXe siècle, qui s'organisent en chefs d'ateliers ou maîtres-ouvriers, propriétaires des métiers à tisser et travaillant à domicile. À eux incombent les frais d'achat, d'entretien et de montage des métiers. Ce sont eux qu'on appelle canuts. Ils travaillent le plus souvent avec l'aide de leur femme et de leurs enfants, et ils emploient une main d'œuvre salariée, compagnons ou apprentis. Ces derniers sont logés et nourris par les chefs d'atelier. Ils reçoivent en salaire la moitié du prix de façon du tissu fabriqué. Les conditions de travail des ouvriers de la soie sont éprouvantes. Les journées font couramment 12h par jour et atteignent souvent 16h, six jours sur sept. Au milieu du XIXe siècle, on dénombre environ 8000 chefs d'ateliers (dont la moitié sont installés à la Croix-Rousse) et près de 40 000 compagnons.

La Fabrique de Saint-Étienne

À Saint-Étienne, la rubanerie est une des activités phares de la ville, liant art et industrie. Dans cette ville à la réputation médiocre, décrite comme « sale et malodorante », on trouve donc une industrie du luxe, le ruban, destinée aux classes les plus aidées. À l'origine, c'est la motricité des eaux du Furan qui explique l'implantation de cette activité, puisque les métiers sont entraînés par la force motrice de l'eau.

Après la Révolution, le ruban bénéficie des progrès apportés par les métiers Jacquard et la production tournée vers la mode, est très variée. L'on produit des « rubans façonnés, unis, noirs ou en couleurs (plusieurs centaines de coloris différents étaient disponibles). Des multiples techniques de tissage (taffetas, sergé, satin) dérivent des produits aux noms précieux : royale, simuline, louisine, crêpe de chine, faille, ottoman, satinette... » (citation).

La Fabrique stéphanoise ne prend donc véritablement son essor, comme la Fabrique lyonnaise, qu'à la fin du XVIIIe siècle : Elle « règne » jusqu'au Velay avec plus de 15 000 métiers et 30 000 artisans tisseurs. C'est la mécanisation apparue avec les métiers dits « à la Zurichoise », qui permettent de tisser simultanément jusqu'à 24 pièces identiques, qui imposent Saint-Étienne sur les marchés français et internationaux. Le nombre de métiers à tisser est passé de 1 500 en 1815 à 26 500 en 1904, les personnes travaillant pour la Fabrique passant de 21 000 à 40 000.

Les fabricants s'imposent comme les élites de la ville. Ils se concentrent au centre-ville où ils installent la condition des soies. Leurs relations avec les

passementiers, comme celles des canuts avec les soyeux lyonnais, sont souvent tendues et les conflits ne sont pas rares. À partir de 1850 et pendant une vingtaine d'années, la crise de production aboutit à une concentration des divers fabricants, d'où émergent des noms comme Colcombet et Giron. On compte alors environ 70 000 ouvriers et artisans qui travaillent à domicile.

B – Trois types de marchés nouveaux / bilan de croissance

Dès 1810, la production a retrouvé son niveau de 1789. La croissance annuelle sur cette période est en moyenne de 4% par an. Et le nombre de métiers passe de 18 000 en 1815 à 105 000 en 1876, et à la fin du XIX^e, la Fabrique lyonnaise fait battre 120 000 métiers. On estime que plus de 80 000 personnes travaillaient pour la soie vers 1850, soit la moitié des habitants de l'agglomération lyonnaise. En 1807, la condition des soies recevait 362 557 kg et en 1864, ce chiffre s'élève à 3,5 tonnes. À la fin des années 1890, on dénombre plus de 400 maisons de fabrique.

Sur les quelques 100 000 métiers à tisser dénombrés en 1879, on estime que 40% d'entre eux se situent à la Croix-Rousse. Sur ce quartier se trouvent les métiers les plus sophistiqués, les tisserands les plus pauvres restant dans les quartiers traditionnels du XVI^e et XVII^e siècle. Cependant, malgré les progrès apportés par la mécanique Jacquard en termes de productivité, la croissance de la production s'explique davantage par la multiplication des métiers à tisser que par l'amélioration de leur efficacité.

Comment expliquer une telle croissance ? Trois facteurs sont à mettre en avant.

Démocratisation de la consommation grâce à la montée de la bourgeoisie

On assiste, après la Révolution Française, à un bouleversement des structures sociales qui voit monter une nouvelle couche de population, qui veut accéder aux attributs de la noblesse et donc se vêtir avec de la soie. Jusque dans les années 1870, c'est la capacité des maisons de soie lyonnaises à comprendre l'évolution du marché et à se positionner au plus près des sources d'approvisionnement qui explique l'expansion de la Fabrique et lui assure sa prédominance sur ce marché. Cependant, à la fin du XIX^e siècle, des facteurs nouveaux redistribuent les cartes : les goûts changent et la mécanisation progresse.

La soierie lyonnaise a excellé dans la production de tissus façonnés. Mais ces tissus demandent des soies d'une excellente qualité. De plus, ils ne peuvent être tissés que sur des métiers à bras et requièrent une main d'œuvre très qualifiée. Avec l'évolution de la société et la montée de la moyenne bourgeoisie, une clientèle nouvelle apparaît, dont les goûts et les moyens sont incompatibles avec la production de grand luxe lyonnaise. Parallèlement à ces évolutions, la mode change et l'arrivée de soies asiatiques remet en question cette suprématie fondée sur une soie très sophistiquée et très chère : Les tissus unis connaissent un regain d'intérêt et surtout les classes moyennes commencent à porter de la soie, de moins bonne qualité, mais beaucoup plus accessible. La moyenne bourgeoisie n'hésite plus à porter des tissus mélangés (soie et coton) ou tissés avec une soie de qualité inférieure : la schappe ou bourre de soie appelée aussi déchet de soie, ce qui donne une idée de son peu de considération.

Diversification sur le vêtement liturgique

Par ailleurs, outre les commandes royales, la soierie lyonnaise acquiert un quasi monopole sur les vêtements liturgiques destinés aux prêtres et aux églises à partir de la restauration de 1814 qui remet la religion en lumière.

Conquête de nouveaux marchés parfois très lointains

La Fabrique se développe aussi par le renouvellement et l'extension de ses marchés. Les ventes connaissent des courbes de croissance exponentielles sur les marchés étrangers. L'Allemagne et la Russie sont deux des principaux importateurs de soie lyonnaise au début du siècle, avant que l'Allemagne, mais aussi la Suisse, l'Italie et l'Autriche ne se mettent à produire elles-mêmes et concurrencent les soies lyonnaises.

Mais ce sont alors les marchés d'Angleterre et des Etats-Unis qui se développent pour prendre le relais de ceux qui se restreignent. Ils vont représenter jusqu'à deux tiers des ventes à l'exportation. Ainsi, le tissage de la soie repose sur de très nombreux échanges internationaux. La matière première provient d'Italie et du Levant. En aval, les débouchés sont essentiellement extérieurs.

C – Le tournant du XXe siècle : entre reconversion, diversification et déshérence

Entre 1815 et 1880, la Fabrique est le point d'appui central du développement de la ville de Lyon et occupe une position de leadership en Europe. Au tournant du XXe siècle, la soie est encore une activité florissante, mais elle n'est plus aussi dominante qu'elle ne l'a été une trentaine d'années plus tôt. C'est que de nombreux pays se sont mis à produire des soies moins chères et qui trouvent leur public. Cependant, la richesse produite par la soie ayant été réinvestie dans d'autres secteurs de l'économie, la lente chute de la soie au cours de XXe siècle sera absorbée par le développement d'autres activités. De ce fait, la ville de Lyon ne connaîtra pas les mêmes crises industrielles que par exemple certaines villes du nord de la France.

Le sursaut du à l'engouement pour la mode et ses « nouveautés »

Tout d'abord, pour lutter contre la concurrence, comme pour répondre à la demande de soies plus accessibles, la soierie lyonnaise se mécanise de plus en plus. Or, la mécanisation est quasi impossible pour les tissus façonnés. De ce fait, les tissages dans les ateliers urbains de la Croix-Rousse perdent leur prédominance au profit de productions réalisées dans des usines installées à la campagne et en ville sur des métiers à tisser mécaniques. À partir de ce moment-là, les fabricants cessent d'être de « simples » commanditaires, pour devenir des entrepreneurs qui investissent directement dans la fabrication : alors qu'ils n'ont jusque-là jamais été propriétaires des moyens de production, ils commencent à investir dans la fabrication en construisant et en équipant des usines. In fine, seuls les tissus façonnés demeurent sur les métiers à tisser croix-roussiens, ce qui oblige les tisseurs indépendants à se replier sur le marché beaucoup plus restreint du tissu de luxe.

Cependant, la soie demeure une activité importante, notamment pour l'habillement et la mode. La capacité à produire de très nombreux types de tissus en soie ainsi que celle de renouveler très vite couleurs, dessins et motifs permettent à la soierie lyonnaise de conserver un marché important. Dans le domaine de l'habillement, la soierie lyonnaise bénéficie de l'engouement pour la mode. L'apparition de la haute couture initiée par l'anglais Charles Frederic Worth aux alentours de 1880, permet à Lyon de trouver de nombreux débouchés. C'est au cours de cette période, que sont fondées de nouvelles maisons comme Coudurier, Fructus et Descher, Bianchini-Ferier, Ducharne qui vont connaître un remarquable développement au début du XXe siècle. Elles répondent alors à de nouvelles demandes, émanant non plus des cours royales mais de la bourgeoisie aisée.

Ces nouvelles maisons de soierie sont en phase directe avec le nouvel état d'esprit des consommateurs qui cherchent des nouveautés, un renouvellement rapide des produits, etc. C'est aussi au début du siècle que ces maisons initieront des collaborations avec des artistes modernes. Ainsi, Bianchini-Ferier passe un contrat avec Raoul Dufy dès 1912 (Dufy est alors un jeune peintre, qui s'est fait remarquer par son appartenance au mouvement fauve et ses recherches cubistes). La maison Prévost édite Sonia Delaunay à partir de 1923. Ces années 1910 et 20 sont un nouvel âge d'or pour la soierie lyonnaise. Mais la crise des années 30 et les années de guerre vont mettre à mal cette belle prospérité.

Une lente chute à partir de la seconde guerre mondiale

Après la seconde guerre mondiale, le déclin semble inéluctable, en raison du changement dans les habitudes d'habillement, la clientèle recherchant des vêtements moins fragiles et avec l'essor du prêt à porter qui n'utilise quasiment pas la soie. De plus, l'apparition d'autres fibres, notamment le Nylon, concurrencent très fortement la soie. In fine, le modèle économique, qui a si longtemps fait la force de la Fabrique lyonnaise, se trouve aussi dépassé. Et les quelques tentatives faites pour concentrer la production n'ont pu contrecarrer l'évolution des mentalités et des modes de vie, qui semble reléguer, pour un temps au moins, la soie au magasin des accessoires désuets. Et malgré l'émergence de la création et du stylisme, il existe très peu de jeunes couturiers ou de designers qui s'intéressent à cette matière. Seul Franck Sorbier apparaît aujourd'hui comme un créateur qui constitue son style, son image sur l'emploi récurrent –et très inventif– du ruban de soie.

Aujourd'hui, la région lyonnaise est entièrement dépendante des importations de matière première : en effet, on ne produit plus du tout de soie en France. La soie grège arrive maintenant du Brésil et de Chine. Si l'activité soyeuse ne s'est pas totalement arrêtée, les rares maisons qui tissent encore s'adresse à des marchés très restreints, à des niches très spécifiques comme celles de la haute couture et du prêt à porter haut de gamme. C'est ainsi le créneau occupé par les maisons « historiques » comme Bianchini-Ferier ou encore Bucol, qui ont cependant perdu leur indépendance pour être intégrée dans le groupe que constitue peu à peu un entrepreneur lui aussi issu d'une longue lignée de soyeux : Cédric Brochier. Ces maisons fabriquent par exemple pour le groupe Hermès les très célèbres carrés de soie imprimés au cadre. Par ailleurs, deux maisons se sont elles orientées sur l'ameublement de très grand luxe : Tassinari et Chatel (racheté en 1998 par l'éditeur Lelièvre) et la Manufacture Prella. Elles travaillent soit pour des rééditions à l'identique de tissus anciens pour les châteaux européens, soit pour de riches particuliers.

La diversification sur les textiles techniques

Outre ce travail traditionnel, la fabrique lyonnaise s'est aussi diversifiée sur les fibres « techniques ». En s'appuyant sur l'industrie chimique locale, de nouveaux textiles ont été mis au point et sont aujourd'hui utilisés pour la voile, l'aéronautique, etc. C'est notamment l'Institut français du textile et de l'habillement (IFTH), dont le centre d'études et de recherches se trouve à Écully, qui est l'organisme pilote de ces explorations. On parle aujourd'hui de tissus autobronzants, chauffants, parfumés, diffuseur de médication homéopathiques...

D – La soie moteur du développement de la ville de Lyon

Alors que le destin de la soie proprement dite semble avoir définitivement vécu son âge d'or sans espoir de retour, la soie aura néanmoins été le moteur majeur du développement de la ville pendant des siècles. Alors qu'elle a pendant plus de 3 siècles représenté plus de 50% de l'activité de la ville, elle génère de nouvelles activités qui connaîtront au XX^e siècle un très grand succès. Pour l'historien Pierre Cayez, la « soierie est incontestablement le secteur de fabrication dominant qui permet à la fois le développement des industries en amont (teinture par exemple) et en aval « banquier, et vendeurs de soie » (Pierre Cayez et Serge Chassagne, les patrons du second empire, ed Cenomane, 2007). Ce sont les excédents dégagés par la Fabrique qui permettent d'investir dans de nouveaux secteurs qui participent à l'essor de l'industrialisation propre au XIX^e siècle : Sidérurgie, chimie et mécanique.

De la teinture à la chimie puis à la pharmacie

La chimie prend son essor à partir de la teinture, un métier qui relève directement de la sphère de la soie. Ainsi la chimie est elle directement issue de l'activité soyeuse. En effet, la nécessité de teindre et de produire des colorants est liée à la soie. À l'origine, la soie est teinte avec des colorants naturels. Puis, on développe de nouveaux colorants, chimiques. Ce sont ces recherches qui vont donner lieu à un développement de la chimie moderne. C'est au cours du XIX^e siècle, que des soyeux comme les Renard se diversifient sur la chimie généraliste après avoir été teinturiers. Il en a été de même pour les Guimet, les Coignet et surtout la famille Gillet.

Paradoxalement, la chimie sera aussi en partie responsable du déclin de la soierie. En effet, ce sont des recherches effectuées dans ce secteur qui conduisent à la découverte de la viscose (fibre artificielle à base de bois) et de fibres synthétiques comme la rayonne. Des fortunes industrielles s'y bâtissent comme celle de la famille Gillet initialement dans le travail de la soie et qui s'est diversifiée sur la chimie.

La chimie conduit aussi à la pharmacie pôle fort de l'industrie lyonnaise aujourd'hui. Les grands groupes comme Boiron ou encore Mérieux sont issus de familles de soyeux. Plus loin encore, la chimie conduit à la photographie et au cinéma, car c'est en s'appuyant sur les innovations techniques de la machine à coudre (pour l'entraînement du film) et de la chimie (employée pour la photographie) que les frères Lumières mettront au point le cinéma.

Du métier à tisser à l'industrie mécanique

Le développement d'une forte industrie mécanique s'explique par les ressources mises en œuvre dans le tissage. En effet, les métiers à tisser sont des mécaniques complexes qui vont susciter des savoir-faire dans la mécanique puis l'automobile. Les métiers à tisser demandent notamment des régleurs et des métiers à réparateurs de grand talent.

En 1830, MM. Thimonnier et Ferrand, industriels à Saint-Étienne, déposent une demande de brevet d'invention pour la première machine à coudre. Un peu plus tard dans le siècle, Marius Berliet qui est tout d'abord un fabricant de métiers à tisser mécaniques se reconvertit dans la mécanique et propose une automobile en 1895 qui connaîtra un énorme succès. Il ouvrira ensuite un immense atelier de construction dans le quartier Monplaisir, puis le groupe se spécialise sur le poids lourd.

Du commerce à la banque

Autre secteur qui se développe en parallèle à l'activité de la soie : la banque. Cette activité qui est présente tout au depuis le XV^e siècle à Lyon, notamment via les banquiers italiens connaît un développement fulgurant au XIX^e. L'entreprise emblématique du secteur, le Crédit Lyonnais, est fondé en 1863. Il devient rapidement un haut lieu du commerce et de la finance et atteint au XX^e siècle une envergure mondiale. Parallèlement, se constituent de très nombreuses banques d'affaires, moins connues que le Crédit Lyonnais, mais qui mènent néanmoins une activité intense.

Parmi les familles qui changent de métiers, on remarque que dès la fin du XVIII^e, que certains négociants qui prêtaient à leurs clients finissent par délaisser leur premier métier pour devenir d'authentiques banquiers, comme les familles Guérin, Morin-Pons ou encore Saint Olive. De même la Lyonnaise de banque a-t-elle été fondée au milieu du XIX^e par des familles de négociants parmi lesquels les Aynard, les Arlès-Dufour, les Testenoire.

Du dessin à l'horticulture

De même la ville de Lyon devient une ville de production horticole très dynamique en raison de ses origines soyeuses. En effet, la soie propose très souvent des motifs floraux. Les dessinateurs ont donc besoin de modèles de fleurs et de végétaux pour leurs compositions. Cette nécessité débouche peu à peu sur une activité horticole autonome et sur une compétence nouvelle en matière de sélection et de croisement des plantes. Par ailleurs, les dessinateurs développeront à leur tour un style floral, appelé école des fleurs, qui s'il est aujourd'hui tombé en désuétude, a connu un vif succès au XIX^e siècle.

Conclusion : Des capitaux qui irriguent toute l'économie

On a ici abordé uniquement les activités directement liées à la soie, d'autres secteurs ont bénéficié de capitaux venus de la soie comme la métallurgie ou la production de verre, très puissantes sur Lyon et Saint Etienne par exemple. Ainsi, la

sidérurgie se développe très fortement au XIXe siècle, avec des capitaux venus de la soie, comme par exemple ceux de la famille de soyeux Gindre, qui se réoriente sur l'acier dès 1827. Cela se traduit par la première construction d'une ligne de chemin de fer entre Lyon et Saint-Étienne en 1832, un funiculaire permettant de regagner les collines de la Croix-Rousse et de Fourvière, puis des ponts qui relient le Rhône et la Saône, etc.

Repères bibliographiques

www.bo.lyon-france.com/gallery_files/site_1/1679/Lyon19et_debut20e.pdf

cathedrale-lyon.cef.fr/visite_guidee/histoire_lyon.html

www.cvmt.com/turquet.htm

www.museegadagne.com/collections/imprimcollec.html

www.lexpress.fr/info/region/dossier/lyonrhone/dossier.asp?ida=453183

www.chez.com/soie/today.htm

rh19.revues.org/document361.html

www.ac-versailles.fr/PEDAGOGI/ses/CPGE/Travaux/CollesCorot/RI5.htm

Enfin, cette fiche a été revue par le comité de pilotage de la Mission soie, animé par Bruno Delas (Mission site historique de Lyon - Mission nouvelles compétences Grand Lyon) et composé de Nadine Besse (Musée d'art et d'industrie de Saint-Étienne), d'Isabelle Bonardi et d'Alix Tarrare (CCSTI du Rhône - Université de Lyon), de Guillaume Emonot et de Pieranne Gausset (Musée Gadagne d'histoire de Lyon), d'Isabelle Gleize (Village des créateurs), de Nadine Halitim-Dubois (Inventaire du patrimoine culturel - Ville de Lyon - Région Rhône-Alpes), d'Isabelle Moulin-Saint-Pierre (Ensemble Noao), de Claire Clergue et de Maria-Anne Privat-Savigny (Musée des tissus de Lyon), de Brigitte Riboreau (Musée de Bourgoin-Jallieu).